

Vincent Guermonprez



# Vers une Nature authentique





Vincent GUERMONPREZ

Vers une Nature  
authentique

*Le réensauvagement du territoire français - Vivre avec une nature  
reconstituée*

© Vincent GUERMONPREZ, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3810-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : Youenn Guilloux

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Avertissement

Le présent ouvrage consiste en une explication d'un concept écologique baptisé « réensauvagement » et s'emploie à dresser un panorama de l'état général de la nature en France et à proposer des pistes de réflexion pour améliorer la situation actuelle, de manière globale et non en se focalisant sur une espèce ou un groupe d'espèces particuliers. Il a également pour but de fournir à ses lecteurs des clefs de lecture pour la compréhension des phénomènes écologiques actuellement en mouvement en France sur des sujets qui font parfois une violente irruption dans l'actualité, tels que la prédation du loup sur les troupeaux domestiques ou la cohabitation de l'homme et des grands prédateurs en général. Outre cette présentation et cette entame de réflexion, la prétention de ce livre est celle de la vulgarisation, l'idée étant de faire davantage connaître ce concept de réensauvagement auprès des lecteurs français.

Les informations, notamment celles relatives à l'actualité environnementale française, ainsi que les constats et leurs conclusions énoncés dans cet ouvrage restent le fruit de leur époque, autrement dit le produit du début des années 2020. Les connaissances scientifiques et les phénomènes en cours ne sont pas immuables.

Ce livre est un essai mêlant vulgarisation et opinion. Il ne s'agit pas d'un exposé scientifique pur et académique, pas plus qu'il ne s'agit d'un recueil divinatoire.

# Introduction

Au cours de ces dernières années, une idée totalement novatrice d'un point de vue écologique a pris une ampleur considérable dans de nombreux cercles de réflexions en faveur de la protection de la biodiversité, principalement aux États-Unis, en Russie et au Royaume-Uni, mais aussi aux Pays-Bas, en Allemagne et dans plusieurs pays d'Europe centrale et orientale. Il s'agit de l'idée de réensauvagement, traduction littérale de l'anglais « rewilding », très peu diffusée, hélas, en France à l'heure actuelle. Nous connaissons depuis bien longtemps la notion de réintroduction, mais jusque là les réintroductions en question n'ont concerné que des espèces bien précises, seules, en clair des plans spécifiques, ponctuels et très localisés. C'est ainsi que plusieurs espèces qui avaient disparu de notre territoire y vivent à nouveau désormais, comme le lynx boréal ou le bouquetin ibérique.

L'idée de réensauvagement est bien plus globale. Il ne s'agit pas de transplanter des animaux d'une région à une autre. Il s'agit de rebâtir une nature authentique, de rendre à un territoire toute sa faune et toute sa magnificence. Il s'agit en fait de remettre sur pied un écosystème sain et complet en omettant le moins d'espèces essentielles possibles. Rien n'est laissé au hasard, il n'y a pas de lâchers hasardeux, d'« on verra plus tard », pas de mesures écologiques sans effet durable possible telles que celles destinées à répondre à des revendications militantes ponctuelles ou dont la voix porte difficilement. Le champ des possibilités est immense car au-delà des habituels loups et ours qui font les choux gras des journaux et chaînes télévisées, de nombreuses espèces sont amenées à être concernées par ces perspectives de réensauvagement : élans, bisons d'Europe, chats sauvages, etc., pour ne citer qu'eux. Aux États-Unis certains vont plus loin, prônant l'introduction de lions ou d'éléphants pour combler des niches écologiques apparemment laissées vacantes par la disparition de la mégafaune glaciaire.

En Europe, l'idée gagne peu à peu du terrain, mais elle reste globalement peu connue du grand public, n'intéresse pas les milieux écologistes politisés et est surtout l'objet de projections pleines d'audace et d'espoir faites par certains passionnés de faune sauvage. Cela n'empêche évidemment pas quelques pays du Vieux Continent d'avoir une longueur d'avance sur la question et d'agir de manière concrète et efficace. Principalement situées en Europe centrale et orientale, ces nations enregistrent chaque année des succès écologiques

incroyables : Roumanie, Ukraine, Biélorussie, Pologne, Russie, Bulgarie. Quelques initiatives progressent au Danemark, aux Pays-Bas et en Allemagne. Si le Royaume-Uni est la nation européenne où le concept est le plus diffusé, et c'est tout de même beaucoup dire, il y progresse concrètement moins vite car beaucoup d'espaces naturels y sont en trop mauvais état pour l'instant. Si cette idée commence ainsi à se répandre de plus en plus c'est pour plusieurs raisons. Il y a déjà l'argument touristique. Il y a également toutes les perspectives futures qui semblent s'offrir grâce à la combinaison des progrès de la science et aux découvertes de représentants congelés d'espèces disparues, comme les mammouths parfaitement préservés de Sibérie, qui ont redonné un certain souffle à l'intérêt du public pour la faune préhistorique et pour l'ère glaciaire, autrefois objets de vives passions. Il y aussi une dimension politique et identitaire certaine en Europe centrale et orientale, où les réintroductions et l'amorce de réensauvagement sont en fait la reconstitution d'un patrimoine vivant ayant marqué les époques, les cultures et les esprits et qui s'insère dans une certaine idée plus vaste de fierté et de résurrection nationales, notamment après les affres du XX<sup>e</sup> siècle. Le parallèle, de fait, est donc clair avec certains mouvements qui ont existé, bien avant, notamment dans le monde germanique, mais aussi dans les pays nordiques, à travers certaines émanations du romantisme, ou encore en France, au moment de l'émergence des premiers parcs nationaux.

Hors d'Europe et des États-Unis, cette idée de réensauvagement et de reconstruction d'une nature authentique est surtout présente en Inde où elle s'inscrit dans une double perspective d'expression de la fierté nationale par la résurrection d'une identité naturelle ancestrale et par la pleine insertion dans une voie d'avenir, dans le futur déjà amorcé de la contre-attaque face au cataclysme d'affaiblissement des espèces et de leurs lieux de vie.

À l'aune de ces éléments, pourquoi le concept de réensauvagement n'apparaît-il donc pas en France aujourd'hui ? Pourquoi la moindre réintroduction, le moindre projet positif n'aboutit-il pas ou alors le fait-il avec un accouchement politique et médiatique effectué dans la douleur ? Là aussi les pistes de réflexion semblent bien nombreuses. En observant les pays dans lesquels une amorce a été effectuée on peut s'apercevoir qu'il s'agit soit de nations globalement plus pauvres que celles d'Europe occidentale, souhaitant dynamiser le tourisme et offrir une vocation nouvelle à leurs grands espaces, soit de nations et de territoires très urbains, où la vie sauvage a été grandement ébranlée, d'où une envie de la population de revoir un peu de nature sauvage, comme c'est le cas aux Pays-Bas, au Danemark ou encore au Royaume-Uni.

La France ne rentre donc ni dans le premier cadre, ni dans le second. Notre pays est riche et déjà très touristique grâce à ses sites historiques et à ses paysages très différents, puisque la diversité des milieux, des espèces et des climats y est exceptionnelle et que dans l'hémisphère nord, les seuls pays aussi variés et de superficie à peu près comparable ou inférieure sont la Turquie, l'Espagne, le Japon et la Corée. Par ailleurs, la France est très loin de l'état urbain, écologique et démographique des Pays-Bas ou du Danemark. Elle n'est en effet que le treizième pays d'Europe concernant la densité de population, sans compter les micro-États, loin derrière Malte, les Pays-Bas, la Belgique, le Royaume-Uni, l'Allemagne, le Luxembourg, la Suisse, l'Italie, la Tchéquie, le Danemark, la Pologne et la Moldavie. Elle est le quinzième en comptant Chypre et l'Azerbaïdjan.

On peut donc comprendre qu'il n'y a pas chez les Français de demande particulière relative aux grands espaces et à la nature réellement sauvage. Une autre particularité à prendre en compte est que notre territoire est très inégalement peuplé. La diagonale du vide couvre plus du tiers de la France, des Ardennes et des Vosges aux Pyrénées et à la forêt des Landes, avec une densité de population comprise entre cinquante et quatre-vingts habitants au kilomètre carré. Ce n'est pas le cas de la Belgique, des Pays-Bas et de l'Angleterre où le peuplement est réparti de manière assez équitable ou en tout cas sans grand espace comparable à la diagonale du vide. Les « trous » démographiques qu'y sont les Pennines et les Ardennes belges restent quand même assez éloignés de cette diagonale française dans leur importance.

Nous avons encore une masse forestière assez conséquente, pour un pays urbanisé et industrialisé, et de nombreux massifs montagneux élevés. Ces éléments expliquent probablement en partie pourquoi l'idée de la nature authentique peine à se faire connaître en France.

Peut-être existe-t-il également, dans le subconscient collectif et populaire du monde germanique, au sens large, c'est à dire les régions germanophones d'Europe centrale et les régions voisines fortement liées historiquement, et dans celui du monde slave occidental une plus grande appétence pour la Nature, le sauvage et la faune qu'en France. Il faudrait alors y voir une perception globale induite par le folklore et par de vieilles conceptions culturelles. On ne peut que constater à quel point le retour des prédateurs soulève moins de polémiques, et celles qui sont soulevées sont généralement moins violentes qu'en France, aux Pays-Bas, en Belgique, en Allemagne, en Autriche ou encore en Suisse que chez nous, ce qui n'y empêche pas certains accrocs, bien entendu. En cela la France serait plus proche des Îles britanniques, où les oppositions sont franches et bien présentes. Cette faible opposition au sauvage dans ces contrées est dans la lignée

de tous les efforts individuels et collectifs qui y ont été consentis depuis le XIX<sup>e</sup> siècle dans le domaine naturel et qui ont été exprimés de différentes manières, notamment d'une façon contemplative et pré-touristique, liée au romantisme, avec, par exemple, la création du Club vosgien en 1872 et du premier club alpin d'importance nationale en Autriche dès 1862, mais aussi d'une manière plus directement tournée vers la reconstitution d'espèces, comme en Allemagne, avec l'aurochs et le tarpan de Heck. Ce phénomène peut d'ailleurs être observé en France. On ne peut que constater la différence d'ampleur médiatique que prennent les moindres faits et gestes de nos grands prédateurs selon que l'on soit dans le Nord-Est du pays ou bien dans les Pyrénées ou dans le sud du Massif central par exemple. Il est vrai que la magnificence perçue des massifs hercyniens comme les Vosges, la Forêt-Noire, la Hartz, les Ardennes, la forêt de Bohême, mais aussi celle des Alpes, des Carpates, de la mer du Nord et de la mer Baltique, ainsi que la crainte qu'ils ont inspirée, ont forgé le folklore et l'imaginaire collectif des populations avoisinantes. L'équivalent est aussi vrai dans les pays nordiques. L'existence d'un droit d'accès à la nature, d'origine coutumière et toujours en vigueur, en Norvège, en Suède, en Finlande et en Estonie n'est en effet pas un élément anodin.

Cet esprit commun naturaliste a tout de même existé en France, notamment entre la fin du XIX<sup>e</sup> et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, avec la création des parcs nationaux et l'ascendant sur le sujet des milieux naturalistes, mais il s'est effacé au profit des clivages politisés dans l'après-guerre.

Cette brève réflexion sur les différences de perception qui peuvent exister d'une région à l'autre sont l'occasion d'essayer de comprendre d'où vient l'écologie. Il ne s'agit pas là de faire un historique, ni de la discipline scientifique, ni de la pensée politique, si tant est qu'on puisse utiliser le singulier. Il ne s'agit pas non plus de tendre à l'exhaustivité dans cette description, ni même de décrire des tendances parfaitement tangibles, démontrées et ancrées. Il s'agit plutôt de tenter brièvement de démêler les différentes formes de pensée qui se croisent, se complètent ou s'opposent dans le domaine, d'une manière très théorique, d'en proposer en tout cas un semblant d'organisation logique et même presque généalogique sur la base des idées observées depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Il semble que l'on puisse établir l'existence de plusieurs grandes traditions. Selon ce schéma, on trouverait une première grande tradition, l'utopique. Dans cette vaste pensée, la nature vient en fait en trame de fond justificatrice de la beauté pré-civilisationnelle. C'est un ensemble d'idées que l'on retrouve chez



Rousseau et dans le courant transcendantaliste, notamment avec Thoreau aux États-Unis. Son expression la plus représentative est l'idée de la bonté originelle et pré-sociétale de l'homme. Le mythe du bon sauvage y est bien entendu lié et entraîne, d'une certaine façon, une porosité avec la tradition scientifique, définie ci-après.

Historiquement l'anti-esclavagisme humaniste s'y est aussi associé. Cette tradition utopique a elle-même de nombreuses sources que nous ne détaillerons pas ici. C'est une évolution tardive du progressisme humaniste post-médiéval au sein de laquelle il ne serait peut-être pas infondé d'y voir des réminiscences de la fascination pour la quête du jardin d'Éden au Moyen Âge, dont le récit le plus emblématique est celui de Saint Brendan. Cette tradition utopique, avec sa théorie de la corruption de l'homme par la société et par la civilisation, ressemble au christianisme primitif mais sans le Christ, aux premiers récits de la Genèse mais sans Dieu. L'idée du péché originel, mais transposé sous une forme pour ainsi dire athée, y est bien présente et celle du bien-fondé de la vie communautaire et fraternelle aussi. L'anarcho-primitivisme, qui est une forme d'écologisme politique, est un héritier de cette tradition. Par sa reprise de tout le corpus des nouvelles luttes sociales et du vieil idéal de gauche de la convergence des luttes, nous pourrions même nous risquer à classer les mouvements politiques écologistes institutionnalisés, c'est à dire ceux présents dans la vie électorale française dans notre cas, parmi les héritiers, partiels en tout cas, de cette tradition, sans perdre de vue néanmoins l'idée qu'il y a eu indubitablement au sein de ce milieu une reconversion idéologique presque forcée suite à la désindustrialisation de la France et à la fin du caractère ancré et systématique du vote ouvrier à gauche et à l'extrême-gauche.

L'écologie qui est l'héritière de cette tradition utopique est celle de la contemplation et d'un idéal de retour aux sources en raison de sa croyance en l'homme en tant quel tel, en l'homme brut et en sa supposée nature communautaire, pacifique et bonne à l'origine. Nombreux également sont les courants néo-païens universalistes, « New Age », opposés aux religions abrahamiques et affiliés à de nombreuses nouvelles luttes, comme celles du féminisme et de la libération sexuelle, qui ont hérité d'une partie de cette tradition, même si la plupart sont plutôt athées ou en tout cas dans une recherche d'affiliation scientifique et de théories dont le bien-fondé serait démontrable et dont l'application serait justifiée, comme la décroissance ou encore la dénatalité. Le mouvement wicca rentre dans ce champ, bien qu'aujourd'hui ces courants non institutionnels, à l'inverse des partis écologistes à visée électorale donc, héritiers de la tradition utopique semblent plutôt se retrouver dans une sorte de panthéisme gaïaniste.

D'une façon très caricaturale, nous pourrions résumer cette tradition utopique à un long chemin depuis les sectes gnostiques jusqu'à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.

Une autre grande tradition, et la plus importante, est la scientifique. C'est en effet ce vaste amalgame de pensées qui est à l'origine de l'écologie en tant que discipline scientifique. Elle a fini par accoucher d'une science et non d'un corpus politique. C'est dans cette lignée savante que doit s'inscrire le réensauvagement. On pourrait qualifier cette tradition scientifique de franco-britannique. Comme l'ensemble des grandes traditions décrites ici, elle n'est pas un courant écologique. Il s'agit d'une étude complète du monde naturel qui a donc permis l'existence de l'écologie scientifique. Ses prémices sont quasiment immémoriales. Les grands ouvrages descriptifs de l'Antiquité gréco-romaine font incontestablement partie de ces prémices, parmi lesquels, bien entendu, *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. Cette qualification de franco-britannique est à faire reposer sur la sublimation appliquée au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles de cette volonté d'appréhension complète du monde tel qu'il est observable. C'est le volet scientifique des Lumières, ensuite parfaitement inséré dans la réalité de la découverte rationalisée du monde par les Européens, notamment dans le contexte colonial. Cette période de l'Histoire a été l'âge d'or des naturalistes. C'est la portion du cheminement intellectuel millénaire de l'homme allouée par l'Histoire à Bougainville, La Pérouse, Cook, Lamarck, Owen, Darwin, Du Chaillu et, pour sortir du strict contexte franco-britannique, à tant d'autres parmi lesquels Humboldt ou encore le duo Lewis et Clark, pour ne citer que quelques-uns des noms qui résonnent universellement. L'incidence du progrès technique, la montée en puissance de l'aventure coloniale, l'universalisme savant de l'époque et la maîtrise grandissante des lettres par les populations permettant l'autodidaxie sont autant d'éléments ayant participé à ce bouillonnement.

Dans cette tradition scientifique la glorification de la nature n'est que peu, voire pas du tout présente. Néanmoins, en tant que telle, cette tradition n'a pas vraiment d'implication politique directe. Elle a cependant servi de support à l'adoration du concept civilisateur, à l'apologie de la colonisation et à l'élaboration foisonnante de nombreuses théories à portée idéologique comme le darwinisme social.

Ces conclusions annexes mises à part, cette tradition est en fait la science de la période 1750-1914, pour lui donner des limites temporelles approximatives, avec son fourmillement de classifications, de théories plus ou moins vérifiées et de musées d'histoire naturelle. C'est la science embellie, presque lyrique à cette